

SIMON DROUIN

**ALEX
HARVEY
LE PRINCE**
PARCOURS D'UN CHAMPION

CHAPITRE 1

MA DERNIÈRE COURSE

Saint-Ferréol-les-Neiges, le 24 mars 2023. L'hiver a été généreux pour les amateurs de ski de fond. Le soleil printanier n'a presque pas entamé les hauts bancs de neige autour de notre nouvelle maison de la rue du Marais. La météo prévoit une autre tempête. De quoi prolonger la saison. Ma fille, Simone, qui aura un an dans trois jours, est habillée pour prendre l'air avec sa grand-mère maternelle.

Avant de commencer ma journée de travail en tant qu'avocat, je me suis réservé un peu de temps. Ce matin, j'entreprends de raconter mon histoire. Celle d'un petit gars de Saint-Ferréol qui s'est rendu beaucoup plus loin qu'il ne l'aurait jamais cru.

Il y a quatre ans jour pour jour, j'ai pris ma retraite du ski de fond de compétition. Impossible d'oublier cette date, car elle correspond aussi à l'anniversaire de mon père, Pierre. Le 24 mars 2019, j'ai donc revêtu pour la dernière fois un dossard de la Coupe du monde. Par une chance inouïe, j'ai pu tirer ma révérence devant les miens. Ils sont venus par dizaines de milliers sur les plaines d'Abraham, à Québec. C'est beaucoup pour du ski de fond, un sport encore marginal en Amérique du Nord malgré sa hausse de popularité ces dernières années.

Je craignais tellement de rater ma sortie. Une amie psychologue sportive m'a déjà résumé le fruit de ses recherches

sur les trois facteurs déterminants d'une transition heureuse pour un athlète fraîchement retraité. L'un d'eux est la façon dont il conclut sa carrière. J'avais vu de près comment mon coéquipier Devon Kershaw, mon alter ego, le grand frère que je n'ai pas eu, avait souffert au cours de ses dernières années de compétition. Il était toujours aussi fort à l'entraînement, mais cet acharnement ne se traduisait plus par des résultats à la hauteur de ses attentes.

À la veille de cette Coupe du monde finale à Québec, je n'étais pas très optimiste. Après ma quatrième place crève-cœur au 50 km des Jeux olympiques de PyeongChang, cette saison post-olympique s'est avérée beaucoup plus difficile que prévu. Devon et quelques coéquipiers de longue date avaient pris leur retraite. Pour ma part, j'avais décidé depuis un moment de prolonger ma carrière d'une année. La perspective de disputer le 50 km des Championnats du monde de Seefeld, en Autriche, avec le maillot de tenant du titre sur les épaules, était trop emballante. Avec le départ de Devon et des autres, j'avais cependant perdu ma gang. Les gars qui étaient toujours là pour me pousser sur la piste et déconner le soir autour de la table.

Pour mieux me préparer, mon entraîneur, Louis Bouchard, m'avait notamment suggéré un séjour en Norvège pour faire des courses de ski à roulettes pendant l'été. Ces aménagements, alors que j'étais davantage laissé à moi-même, m'avaient tiré du jus. Et l'esprit de camaraderie me manquait cruellement, bien que l'arrivée de plus jeunes fondeurs soit stimulante et que j'adore partager mon expérience et mes connaissances. Mais après une heure d'entraînement, je me retrouvais parfois seul pour les trois heures suivantes. Sans personne pour échanger sur la dernière course, une nouvelle sortie sur Netflix, l'actualité ou un potin croustillant. Ça a joué sur mon humeur,

ma capacité à récupérer, mon sommeil. Le résultat était que j'étais moins détendu, moins décontracté. Je n'étais carrément plus le même homme.

Après une autre période des Fêtes loin des miens, j'ai entrepris mon 10^e Tour de ski, l'un des points culminants de la saison, qui se déroulait en Italie, en Suisse et en Allemagne. Après une contre-performance à la mi-parcours, j'ai tout plaqué pour rentrer à la maison. J'étais dans une forme exécrationnelle selon mes standards. Drainé physiquement et mentalement. Ce retour impromptu n'était pas un geste banal : pour la première fois depuis 2010, j'avais interrompu un hiver en Europe pour retraverser l'Atlantique, avec les risques pour la santé qu'un tel transfert impose, dont un surcroît de fatigue, sans parler de la perturbation du cours normal de l'entraînement. Le spectre de « la saison de trop » m'a effleuré l'esprit. Je n'étais plus capable de pousser mon corps à performer au mieux. Je me demandais si je serais en mesure de revenir à mon sommet. Compte tenu de ce que j'avais déjà réussi dans ma vie, je ne me voyais pas me satisfaire d'une 17^e place...

Avec le recul, j'avais surtout besoin de me ressourcer avant d'attaquer la dernière ligne droite de ma carrière. J'ai renoué avec le plaisir de skier au mont Sainte-Anne, dans *mes* pistes, *mon* terrain de jeu. Ça faisait des années que je n'avais pas eu cette chance en plein hiver. Trois semaines plus tard, j'ai rejoint l'équipe pour une Coupe du monde en Suède. J'ai ensuite participé à mes sixièmes et derniers Championnats du monde à Seefeld, dans les Alpes autrichiennes. Avant leur entame, ma retraite à venir a été ébruitée dans un article du *Journal de Québec*. J'aurais préféré l'annoncer à la fin de la compétition à Québec. Cette nouvelle a gonflé les attentes. Celles du public et les miennes. Et accentué la pression. En dépit de ma saison difficile, j'ai bien skié en Autriche, où j'ai

fini sixième au skiathlon de 30 km, mon épreuve favorite. Il reste que je n'ai pas gagné de médaille à ces Mondiaux pour la première fois depuis mon baptême en 2009. Il me manquait ce surplus d'énergie, cette touche magique qui m'avait conduit à mes plus beaux succès. Je m'inquiétais de ne jamais pouvoir la retrouver.

Pendant ce temps, à Québec, les préparatifs des finales de la Coupe du monde allaient bon train sur les plaines d'Abraham. Aidé d'une armée de bénévoles, le producteur délégué GesteV, propriété de Québecor, mon commanditaire principal depuis huit ans, s'affairait à enneiger le site des compétitions. Je savais que les dirigeants de GesteV, mon concitoyen de Saint-Ferréol, Patrice Drouin, et sa collègue, Chantal Lachance, faisaient des pieds et des mains pour réussir un autre miracle et offrir un événement spectaculaire au public. J'avais vraiment l'impression que tout le monde faisait ça pour moi. Que ce grand cirque était pratiquement érigé pour Alex Harvey.

En parallèle, je ne pouvais rater l'occasion de faire mon chant du cygne devant tous ceux qui m'accompagnaient depuis le début : ma famille, ma fiancée, mes amis, mes entraîneurs, mon agent, les techniciens, les personnels scientifique et médical, mes commanditaires, les organisateurs, les bénévoles. Bref, les miens. Je ne pouvais pas les laisser tomber. Je devais me montrer à la hauteur de leur soutien. Leur offrir un dernier cadeau.

De ma chambre d'hôtel au centre-ville de Québec, j'avais une vue imprenable sur les plaines et sur les parcours ondulants entre les reliefs. J'étais déterminé à m'y illustrer, mais j'étais conscient de ne pas figurer parmi les principaux favoris. J'allais devoir sortir un lapin de mon chapeau. Entrer dans une zone que je n'avais encore jamais connue. Dans le sport de pointe (et les films comme *Les Boys*), on entend souvent parler de la

« force du mental ». C'est même un cliché. Ça m'a toujours fait sourire, moi qui n'ai jamais eu recours à un psychologue. Pour devenir champion du monde, j'ai dû être solide dans la tête, mais cette force tirait sa source de ma forme physique, de mon entraînement. Lors de mon ultime Coupe du monde, j'ai vécu un renversement complet : tout s'est joué dans ma tête. Uniquement dans ma tête.

Après une 10^e place relativement encourageante lors du sprint individuel en ouverture de compétition, le vendredi, j'ai simplement décidé que rien ne m'arrêterait durant les deux dernières épreuves, un 15 km classique départ groupé, le samedi, et une poursuite de 15 km style libre, le dimanche. Je ne sentais plus rien dans mon corps. C'était comme si mon cerveau avait dit : « Peu importe ce qui arrive, personne ne me dépassera, personne ne me lâchera. » J'avais chassé toutes les mauvaises pensées. Je suis entré dans cet espace mental en marchant, le samedi matin, entre l'hôtel et le site des compétitions. Pour une rare fois en classique, je n'ai pas hésité sur le choix de mes skis. Pendant l'échauffement, j'ai simplement exécuté les choses, comme si j'étais sur le pilote automatique. Je ne pensais à rien, ne sentais rien. Mon corps était comme engourdi. Pour activer l'organisme, je fais toujours un effort de cinq ou six minutes à intensité presque maximale ; ce jour-là, j'étais incapable de savoir si je forçais ou non. Je skiais vite, mais j'ignorais l'état de mes jambes et je n'étais pas essoufflé. Quels sentiments étranges !

Venus par dizaines de milliers, les spectateurs bordaient les deux côtés de la piste. J'avais l'impression de skier dans un tunnel de bruit, je ne m'entendais plus penser. Cette ambiance un peu folle a probablement contribué à me mettre dans le meilleur état d'esprit. Comme dans une transe où tu n'es concentré que sur l'exécution des bons gestes techniques.

Peu après la mi-course, je me suis détaché avec un groupe d'une dizaine de compétiteurs. Les prétendants étaient tous là, dont Johannes Høsflot Klæbo, le jeune Norvégien qui faisait sensation, et le taureau russe Alexander Bolshunov. Sur cette surface très rapide, je tenais le rythme. Il était hors de question de lâcher le moindre mètre, même quand Klæbo est tombé juste devant moi dans un virage, la troisième chute que j'ai dû éviter.

À moins de deux kilomètres de la ligne d'arrivée, on skiait en file indienne quand le Norvégien Didrik Tønseth a profité d'un petit mur pour prendre la fuite. Son compatriote Klæbo, qui s'était rapidement relevé et repositionné après sa chute, a immédiatement réagi à gauche. J'étais derrière Bolshunov. Au moment où celui-ci a cassé un bâton, je me suis déporté dans les traces de droite pour suivre Tønseth. Deux autres rivaux m'ont imité. Nous n'étions plus que cinq pour nous disputer le podium. Au sprint, Klæbo, le meilleur finisseur de l'histoire, a fait honneur à sa réputation. Troisième dans l'ultime virage, je n'ai eu aucun mal à reprendre mon ami Tønseth avant la ligne. Je me suis classé deuxième, mais c'est comme si j'avais gagné tellement le public était survolté ! J'ai plaqué mes mains sur mon visage et, contrairement à mon habitude, je me suis laissé choir dans la neige de l'aire d'arrivée. Couché sur le ventre, skis aux pieds, j'ai éclaté en sanglots. On m'a raconté que mon père est venu me toucher l'épaule, comme pour me reconforter. Je ne pouvais y croire. J'avais réussi ma sortie.

Klæbo m'a cédé sa place au centre pour la traditionnelle photo protocolaire. Je me suis remis à pleurer quand je suis tombé dans les bras de ma fiancée, Sophie. Je n'ai pas pu me retenir non plus avec mon agent, Denis, qui est plus un conseiller et un ami. J'ai reçu les félicitations de mes collègues des autres pays. Les techniciens de l'équipe m'ont

ensuite porté en triomphe sur leurs épaules. Torse nu, mes amis criaient mon prénom. Je n'ai jamais été aussi près de me sentir comme une vedette rock! Sur le podium, Klæbo et Tønseth ont encouragé les spectateurs à continuer à manifester leur joie. Aux journalistes, Klæbo a déclaré que j'étais le véritable vainqueur de cette course. J'étais toujours à fleur de peau quand je suis arrivé à mon tour devant les micros. J'ai remercié mes partisans, mes farteurs et mes entraîneurs, à qui je voulais faire plaisir. Je croyais m'être redonné une contenance jusqu'à ce que je voie ma mère, Mireille, ma confidente, celle avec qui je communiquais après chaque compétition, ou presque. Ma sœur Sophie était là aussi. Les larmes ont encore coulé.

Sans être totalement inespéré, ce podium m'a fait explorer le tréfonds de mon être. J'avais accompli le plus difficile, monter sur le podium au départ groupé. L'ultime course du lendemain, disputée en plein soleil, n'a pratiquement été qu'une célébration. En vertu des résultats cumulatifs des deux premières épreuves de la Coupe du monde, j'ai été le troisième à m'élancer dans la poursuite de 15 km en style libre, une seconde après Bolshunov, transformé en allié de circonstance. Nous avons conjugué nos forces pour rattraper Klæbo, parti presque une minute plus tôt à titre de meneur. Assez rapidement, il est devenu clair que nous nous partagerions les trois marches du podium final. Le Norvégien, qui avait pu s'économiser pendant que nous revenions sur lui, nous a lâchés dans l'ultime côte, à quelques centaines de mètres du fil d'arrivée. Je me suis placé dans les skis du Russe, que j'ai suivi jusqu'au virage à 180 degrés conduisant à la dernière ligne droite. « Pour une dernière fois, Alex Harvey, ici, chez lui, à Québec! » a hurlé l'annonceur. Pour mon dernier sprint à vie, je n'allais pas rater mon coup. En lançant mon ski sur le fil, j'ai regardé vers ma droite pour voir que j'avais battu Bolshunov.

Après ce qui s'était produit aux Jeux olympiques, j'avoue que ça m'a fait un velours. En guise de cadeau de retraite, mon ami Tønseth m'a remis un chandail de hockey à mon nom, aux couleurs d'une équipe d'une ligue de garage de Trondheim pour laquelle jouent plusieurs fondeurs norvégiens. « Tu en seras notre membre honoraire ! » m'a-t-il dit.



À mon 258^e départ en Coupe du monde, j'ai signé mon 30^e et dernier podium. Cette conclusion de rêve est assurément l'une des principales raisons pour lesquelles ma transition vers ma seconde vie s'est si bien déroulée. J'ai été tellement occupé par la suite que je n'ai jamais vraiment pris le temps de me remémorer ce moment magique que j'ai vécu à Québec. L'été suivant, je me suis marié avec Sophie. J'ai étudié quatre mois pour passer mon examen du Barreau du Québec. Puis il y a eu la pandémie. J'ai commencé à travailler comme avocat en droit des affaires au cabinet BCF, un boulot qui me passionne. Nous avons fait construire notre maison à un jet de pierre de celle de mon enfance. Simone est née le 27 mars 2022. Je suis comblé.

Quatre ans plus tard, à l'occasion de la rédaction de ce livre, l'évocation de ces souvenirs a fait monter une boule dans ma gorge. J'ai dû retenir mes sanglots à quelques reprises. J'en suis le premier surpris. Comme si remuer ces émotions me les faisait ressentir de nouveau. Je vis une espèce de catharsis.

Je n'ai eu aucun regret, aucune amertume. Même si je n'avais que 30 ans à l'époque, je n'ai jamais eu la moindre tentation de revenir à la compétition.

Je ne pouvais terminer ma carrière avec une plus belle histoire que celle-là !

CHAPITRE 2

SAINT-FERRÉOL-LES-NEIGES

Les Jeux olympiques d'hiver de Calgary, en 1988, sont les premiers auxquels j'ai assisté. Mais ça ne compte pas vraiment. Je n'étais qu'un embryon dans le ventre de ma mère, Mireille Belzile.

Après ses débuts à Montréal en 1976, où il était le plus jeune membre de l'équipe canadienne de cyclisme à 18 ans, mon père, Pierre, a conclu son aventure olympique dans son pays, en ski de fond, sa seconde discipline. Quatre ans plus tôt, en 1984, il avait frappé l'imagination en devenant le premier athlète canadien à participer dans une même année aux Jeux d'hiver et d'été. Échaudé par le boycottage des JO de Moscou en 1980, pour lesquels il avait été sélectionné en cyclisme sur route, mon père s'est consacré plus sérieusement au ski de fond, ce qui l'a mené à se qualifier pour les JO de Sarajevo, en 1984. Cinq mois plus tard, il a pris part aux JO de Los Angeles, où il a contribué à la médaille d'argent historique de son coéquipier Steve Bauer à la course sur route en cyclisme.

À Calgary, mon père a eu l'immense honneur de prêter le serment olympique au nom de tous les athlètes lors de la cérémonie d'ouverture présentée devant 60 000 personnes au stade McMahon. Main droite levée, col roulé blanc et manteau rouge à franges, il a prononcé les paroles écrites par le

baron Pierre de Coubertin, fondateur des Jeux olympiques modernes :

Nous jurons que nous nous présentons aux Jeux olympiques en concurrents loyaux, respectueux des règlements qui les régissent et désireux d'y participer dans un esprit chevaleresque, pour la gloire du sport et l'honneur de nos équipes.

Je ne sais pas si mon père s'est montré «chevaleresque» sur les pistes du centre nordique de Canmore, mais il a assurément été loyal et respectueux des règlements. Bien qu'il figure parmi les meilleurs au monde à cette époque, il n'a pu faire mieux qu'une 14^e place au 30 km classique, son meilleur résultat en trois épreuves. Se faire déclasser par des rivaux probablement dopés l'avait profondément écœuré, mais il ne m'en a jamais directement parlé. Le sujet était plutôt abordé dans des discussions avec d'autres personnes et auxquelles je participais. J'ai évidemment mon avis sur la question. Quand on examine l'histoire, on peut entretenir de forts doutes sur la probité des skieurs de l'URSS et sur leurs performances dans les grands rendez-vous comme les JO. Cela dit, même si l'on raye quelques fondeurs de la liste des résultats, on doit convenir que cela ne place pas mon père sur le podium à Calgary.

Après cette déception olympique, mon père devait conclure sa carrière avec quelques courses en Scandinavie, mais il avait juste le goût de prendre ses valises et de rentrer à la maison. Par chance, il s'est laissé convaincre de faire son ultime tour de piste. Libéré de la pression et animé par le désir d'en découdre avec ses rivaux, il a abordé ses dernières épreuves le couteau entre les dents. Il a d'abord remporté le 30 km style libre de la Coupe du monde de Falun, en Suède, un an après sa première victoire sur le circuit, décrochée au même endroit.

Une semaine plus tard, il a tiré un trait sur sa carrière avec la médaille d'or au 50 km du festival d'Holmenkollen, à Oslo, la course annuelle la plus importante en ski de fond, qui fêtait alors son 100^e anniversaire. Il a été le premier – et encore le seul à ce jour – non-Européen sacré à cette épreuve mythique à laquelle j'ai moi-même eu le privilège de participer 10 ans de suite.

Âgé d'à peine 31 ans, mon père était à son apogée physique. Il aurait pu continuer la compétition, mais il avait pris part à ses premiers Championnats du monde de cyclisme à l'âge de 17 ans. Il avait envie de découvrir autre chose. Depuis 1984, il avait également un emploi d'ingénieur chez le fabricant de gâteaux Vachon, son commanditaire. Et il était sur le point de devenir papa...

Tombé dans la potion magique

Je suis né le 7 septembre 1988 à Québec. Après avoir vécu mes six premiers mois à Saint-Lambert-de-Lévis, sur la rive sud du fleuve, j'ai grandi et passé toute ma vie à Saint-Ferréol-les-Neiges, une petite municipalité située à 45 kilomètres au nord-est de Québec, juste après la station de ski alpin Mont-Sainte-Anne. Pour une bonne partie de la population, qui atteint aujourd'hui 3800 habitants, la vie s'articule autour du plein air : raquette, ski de fond, alpin ou hors-piste l'hiver, vélo de montagne et randonnée l'été.

La cour arrière de notre maison de la rue du Marais donnait sur la forêt et la montagne. En quelques minutes, nous accédions au réseau de 240 kilomètres de pistes et de sentiers du centre de ski de fond et de vélo de montagne, sans même avoir à traverser la rue. Après avoir visité plusieurs endroits durant ma carrière, je peux affirmer avec fierté que le centre

du mont Sainte-Anne fait partie des plus beaux du monde. Aussi bien dire que je suis tombé dans la potion magique quand j'étais petit!

Mon père était donc ingénieur mécanique et ma mère, médecin de famille. Au fil des années, elle a acquis une expertise en médecine sportive, domaine auquel elle a consacré l'essentiel de sa pratique. Deux ans après ma naissance, elle a décroché un diplôme de l'Académie canadienne de médecine du sport, dont elle a été membre du conseil d'administration et du comité d'accréditation. Rien de plus commode pour un athlète comme moi. Si j'avais un problème de santé ou besoin d'une information sur la nutrition, je n'avais qu'à passer au salon! Ma mère était elle-même une fondeuse, une cycliste et une triathlontaine accomplie. Elle a souvent accompagné mon père à l'étranger avec l'équipe canadienne, à titre de « médecin officieux ». Ce rôle a été officialisé pendant ma carrière. Elle a, entre autres, été médecin de l'équipe aux Championnats du monde et pour les trois JO auxquels j'ai participé. Comme elle a toujours été ma grande confidente, j'ai pu compter sur sa présence dans les moments les plus importants.

Je n'avais que quelques mois quand mes parents ont commencé à m'emmener dans leurs randonnées de ski de fond. Au début, je reposais dans un porte-bébé sur le ventre de ma mère. Je suis ensuite passé dans un traîneau adapté que mon père avait rapporté de Norvège. Avec son ami Richard Weber, un aventurier et lui aussi nouveau papa, il en a conçu une version toute québécoise. Mon père a vendu ses actions de la compagnie, mais, encore aujourd'hui, le Baby Glider fait la joie des parents fondeurs et raquetteurs.

Mes deux parents sont originaires de Rimouski, où vit toujours une bonne partie de ma famille élargie. Durant mon enfance et mon adolescence, nous faisons régulièrement

les quatre heures de route dans la Volvo familiale pour aller rendre visite à nos proches dans le Bas-Saint-Laurent. Comme j'avais de l'énergie à revendre, je pouvais parfois devenir achalant. Mes sœurs cadettes, Sophie, née en 1990, et Laurence, en 1993, pourraient en témoigner! Quand je dépassais les bornes, mon père s'arrêtait dans une halte routière pour me faire courir. Je brûlais de l'essence, et ça me calmait!

Premières compétitions

Comme de nombreux jeunes Canadiens, j'ai été initié au ski de fond par l'entremise du programme d'apprentissage Jackrabbit. Nos parents nous déposaient le dimanche au centre de ski et nous faisons deux heures de ski de fond avec voisins et amis. Les moniteurs avaient de l'entrain et trouvaient toujours le moyen de rendre nos séances intéressantes. Nous pratiquions toutes sortes d'exercices, comme jouer au soccer sur un ski ou faire de petits sauts. Nous acquérions peu à peu les habiletés de base du style classique et du pas de patin. Pour nous, le plaisir était avant tout de nous retrouver en gang et de socialiser.

Au primaire, j'allais au Ruisselet, l'école du village qui s'appelle aujourd'hui Caps-des-Neiges. À la fin de la journée, je me dépêchais de faire mes devoirs dans l'autobus pour pouvoir skier avant le souper. Nous avions une nounou, Michèle, qui s'assurait que tout était bien fait. Je pouvais ensuite chauffer mes skis pendant environ 45 minutes. À la noirceur, je m'éclairais à la lampe frontale. Comme mes sœurs, j'ai touché à plusieurs autres sports, comme le ski alpin, la natation et le patin. J'ai aussi fait du karaté dans le cadre d'une activité parascolaire. J'ai alors découvert la rigueur propre aux arts martiaux. Un jour, au beau milieu d'un cours, je m'étais

levé pour aller aux toilettes. L'instructeur m'avait vertement engueulé! Je n'ai jamais plus pratiqué le karaté, convaincu que le kimono n'était pas fait pour moi. Au bout du compte, je revenais toujours vers le ski de fond, le sport qui me branchait le plus. L'été, je me consacrais au vélo de montagne.

J'ai participé à mes premières «compétitions» de ski de fond vers l'âge de 5 ans. Sur des photos, notre voisin Yves Bilodeau, un coéquipier de mon père qui a été technicien-chef de l'équipe canadienne durant toute ma carrière, me tient et m'aide à me relever quand je tombe. Mes propres souvenirs remontent à l'âge de 8 ou 9 ans. J'accompagnais ma mère et notre voisine Renée Gélinas, la fondatrice de la compagnie de tuques Falun, baptisée ainsi en l'honneur des victoires de mon père en Suède. Nous partions parfois pour de longues sorties. Par exemple, nous parcourions la piste 33, une boucle de 15 kilomètres qui s'appelle aujourd'hui la Harvey. Je tenais obstinément à me rendre jusqu'au bout. L'endurance n'est évidemment pas la même à cet âge. À la fin, je me retenais presque pour ne pas pleurer, tellement je m'étais épuisé à les suivre! Le plus souvent, nous nous élancions en classique parce que la piste Jean-Larose, qui se connectait avec tout le réseau sept ou huit kilomètres plus loin, n'était pas assez large à l'époque pour que l'on y dame une section de pas de patin. Mon père, lui, partait avec Yves et leurs amis en *skate* par le sentier Transcanadien, le long d'une ligne à haute tension d'Hydro-Québec. Moi, je n'avais pas le droit d'y aller à cause des risques de croiser des motoneiges.

Quelques années plus tard, j'ai pris part à une de mes premières courses de longue distance avec ma mère et mon ami Frédéric Touchette, qui a longtemps été mon coéquipier par la suite. Nous nous sommes inscrits au 25 km de la loppet du mont Sainte-Anne. Au début, on s'énervait et on skiait devant

ma mère. Vers le 10^e kilomètre, on s'est mis dans ses traces et on l'a suivie. À la fin, elle nous a battus!

Déjà, très jeune, j'étais compétitif. À la maison, si je devais aller chercher un objet dans ma chambre au sous-sol, je me chronométrais pour battre mon record! Ma mère me répétait toujours: «Enlève tes bas dans les marches!» J'étais un peu énervé et il m'arrivait de glisser et de me casser la margoulette dans l'escalier...

Mauvais coups

À Saint-Ferréol, j'avais une idole olympique à proximité et, non, ce n'était pas mon père: il s'agissait plutôt de notre voisin immédiat, Guido Visser, qui a représenté le Canada en ski de fond aux Jeux olympiques de Nagano en 1998. Il excellait aussi en vélo de montagne. Guido a toujours été pété, éclaté. Il avait tellement d'énergie! Originaire de Bromont, où ses parents tenaient un camping, il s'est installé à Saint-Ferréol au début de son cégep, avec son frère George et sa sœur Charlotte, pour faire du ski et du vélo. Ses parents avaient en quelque sorte demandé aux miens d'avoir l'œil sur leurs enfants. Guido s'entraînait avec mon père et venait souvent souper à la maison. À Nagano, dans des conditions exécrables pour le style classique, il a été le dernier concurrent classé au 30 km et au 50 km. Plutôt que de s'apitoyer sur son sort, il a abordé le tout avec philosophie et même avec le sourire, ce qui lui a valu de devenir l'une des coqueluches canadiennes des JO.

Comme plusieurs de mes amis du voisinage, je me suis inscrit au programme ski-études de l'école secondaire du Mont-Sainte-Anne, à Beaupré, en bas de la côte. Trois sports de glisse étaient offerts: planche à neige; ski alpin; et ski de fond, la discipline que j'avais évidemment choisie. J'ai intégré le volet

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre 1: Ma dernière course	7
Chapitre 2: Saint-Ferréol-les-Neiges	15
Tombé dans la potion magique	17
Premières compétitions	19
Mauvais coups	21
Un encadrement exceptionnel.....	23
Chapitre 3: Le fils de	26
Ma première conférence de presse.....	27
Les Jeux olympiques: mon rêve inaccessible.....	29
Chapitre 4: Premiers succès	33
Louis, Pierre et moi.....	35
Une jasette avec Therese.....	40
Une médaille par la poste.....	42
Exit le vélo	43
Comme un boyau écrasé.....	44
Chapitre 5: En route vers mes premiers Jeux olympiques.....	48
Mon premier « gros » podium.....	51
Un électrochoc.....	53
Dans la foulée de mon père	56
Minitempête médiatique	58

Chapitre 6 : Vancouver 2010	62
Ma rencontre avec Sophie	65
La « bibitte » olympique	67
Erreur de recrue	69
On en bave au relais	71
Ramasser un ami à la petite cuillère	73
Tequila!	75
Chapitre 7 : Champions du monde!	77
Tiens, toi, Northug!	81
Encore ma jambe	84
Une audience avec le roi.....	90
Bisbille autour du relais	93
Chapitre 8 : Payé pour skier	97
Du ski à roulettes avec Pierre Karl Péladeau!	99
Le taureau rouge et B2Dix	101
Meilleur négociateur que Devon!.....	106
Devenir millionnaire ou aller le plus loin possible?.....	108
Chapitre 9 : Sur les traces de mon père	111
Le prince du Québec!.....	115
Cœurs brisés	117
Le message de Louis	120
La colline meurtrière	123
Chapitre 10 : Le plus chanceux des perdants	128
Une croix sur l'Alpe Cermis	129
Nos poumons au défi	131
Frustration à Québec.....	133
La magie du Tour de ski	135
Voir Sotchi... et finir à l'hôpital.....	138
L'important, c'est d'être en finale!	140

Trois centièmes de trop.....	144
Une fin en queue de poisson	146
Chapitre 11 : Le trou noir.....	148
Montée de lait à Asiago!.....	150
Comme le maillot jaune.....	153
Faux départ	156
Spirale négative.....	159
Une faillite.....	161
Chapitre 12 : La revanche	166
Chapitre 13 : Maître chez moi (ou presque)	177
«Si tu veux tester tes jambes, c'est maintenant!».....	179
Lutter contre les éléments.....	183
Je n'avais pas vu Baptiste!.....	184
La valse des skis	186
Chapitre 14 : Le dopage.....	191
Le sulfureux Fat Yuri	194
Opération Saignée.....	196
Même les Norvégiens!.....	197
Chapitre 15 : La consécration	201
800 mètres cubes de glace!.....	204
Les copains en renfort	207
Un méchant <i>trip</i> à Ulricehamn!	209
Se battre soi-même.....	212
Un cri pour l'histoire	214
«T'es donc bien bon!»	219
Chapitre 16 : Il n'y a pas que les médailles olympiques dans la vie	223
Un Tour et ses péripéties.....	226
Une mise au point avec mon entraîneur	228

De grandes ambitions	229
(Un autre) désaccord en vue du sprint	232
Quelqu'un doit finir quatrième.....	234
Une autre médaille par la poste?.....	238
Chapitre 17 : Les vertus de la vaisselle (et des amis qui ont de jeunes enfants).....	243
Chapitre 18 : La vie	249
Remerciements	258